

Photos: Didier Raux
Texte: Christian Charrière

ESCALIERS

Pas de faux pas sur ces allées clivées où la peau de banane s'aperçoit de loin: elles dénoncent à l'avance les embûches. Point d'aléas non plus pour aller haut, pas de pillard sur le trajet: les degrés coulent naturellement comme on déploie un jeu de cartes, en s'adossant toutefois avec force au coteau.



Escalier Albert-Glatigny à Sèvres.



Escalier menant à la gare des Côteaux à Saint-Cloud.

Serrées, agrippées comme des écailles à flanc de colline, tannées par les semelles et les intempéries, ces marches s'offrent néanmoins avec facilité et libéralité au passant qui les foule. Tendues, cabrées pour s'accrocher à une pente qui, quelque part, en geint encore, elles ne s'abandonnent pas moins dans le même mouvement à l'honnête homme qui les gravit où, en descente, les effleure et les enjambe. N'y a-t-il pas deux humanités, celle, douloureuse, qui ascende et celle qui fuit, qui glisse à pas de mitraille sans rencontrer l'effort ou l'essoufflement ?

L'escalier est monde et le monde est un escalier. On va, on vient, on grogne, on sourit : les alternances créent l'anxiété. Quand est-ce que ce sacré escalier va donc finir ? Pris souvent d'en-bas, capturant l'aplomb et le haut bord, le cliché invite à monter, à pointer sa tête vers les hauteurs. Mais le vrai personnage reste, non l'utilisateur ou le riverain mais l'escalier simple, voire simplét. On le photographie ? Il ne se savait pas digne d'intérêt, d'autant que son cours, ni sinueux, ni enchanté, n'a qu'une grâce à nous annoncer, celle de l'efficacité pour passer d'un point à un autre. Des passants surgissent, venus de nulle part, de nul autre lieu qu'une sorte d'existence modérée : point de visages aventuriers, rien que du calé sur pied, de la simple tranche de vie.

Tout escalier droit s'inscrit sur une ligne infinie. Dans plusieurs photos se reconnaît ce mystère : l'escalier sans fin auquel William Blake, sous le nom d'escalier de Jacob, peignit et dépeignit le thème éternel de la structure visionnaire : le lien entre la laborieuse réalité et le plan céleste. Souvent, le bout de l'escalier semble être avalé par le ciel gris et témoigner d'une autre rive, ciel d'Argoat ou de banlieue, ciel mystère ou ciel-misère que l'homme, en ses derniers instants, trouvera en suivant sa ligne de gestation ou de mise en action.

Un homme normal qui pèse soixante-quinze kilos a besoin de fouler l'escalier trois fois par jour pendant soixante-quinze ans pour seulement espérer inscrire dans la pierre une trace discrète, une évidure, l'ombre de son bref passage sur terre. Nous ne pesons pas bien lourd s'il faut tant de temps et d'obstination pour user une fraction de marche d'escalier ! L'escalier de ligne nous dit à sa modeste manière le peu de chose que nous sommes. Ces photos ont le mérite d'évoquer la rêverie des hommes dès lors que, penchés en avant, ils suivent leur pente.

Christian Charrière

“Souvent, le bout de l'escalier semble être avalé par le ciel gris et témoigner d'une autre rive.”

